



ETEL ADNAN HORS DU MONDE

Etel Adnan s'est éteinte le 14 novembre dernier. Mais l'immortalité, disait-elle, n'est que la survivance de la mémoire. Comme les étoiles mortes, la voix de la prophétesse brille d'un éclat de supernova au firmament de l'art et de la poésie. Sonnerie à une immortelle. **PAR EMMANUEL DAYDÉ**

Elle était l'amour, la poésie. Et la vie. « Quand je mourrai, l'univers aura perdu sa meilleure amie », avait ainsi prévenu Etel Adnan. Depuis la disparition de la poétesse et peintre à Paris, dans la nuit du 13 au 14 novembre, à l'âge de 96 ans, l'univers a perdu de sa couleur et de sa voix. Bob Wilson, qui a enregistré en 2018 – avec une émotion qu'on ne lui connaît guère – *Conversation to my soul*, fusion énergique avec le rythme de l'univers, a immédiatement réagi : « Des millions d'étoiles brillent pour elle cette nuit. » Etel a tant chanté la joie et le malheur du monde qu'elle a fini par les incarner. Et si elle ne pouvait pas le changer, ce monde – même si elle faisait tout pour sortir du cercle de mort qui entoure le Moyen-Orient –, elle savait en bouleverser la perception, le projetant dans l'extrême douleur comme dans l'extase infinie. Pour « avoir vécu par ses propres moyens », dans la liberté absolue de celle qui n'a rien, ce Prix Nobel à elle seule – jamais reçu hélas – de la littérature comme de la paix se disait un fleuve, une montagne, un volcan ou la nuit. Elle était tout ce qui est, tout ce qui est d'éternité.

Jugeant que l'océan était son pays, Etel – nom d'un petit fleuve côtier dans le Morbihan – était aussi et surtout « la mer et la Reine de la mer ». Et elle se sera éteinte dans le souvenir de la Manche, à peine de retour d'un long été passé à Erquy en Bretagne, telle la dernière vague de la marée montante qui va s'effaçant doucement

sur le sable. « J'aimerais atteindre une galaxie et enregistrer ses sons », rêvait-elle depuis la mission d'Apollo 11 sur la Lune, qui l'avait tant éblouie qu'elle en avait manqué son rendez-vous avec Neil Armstrong. « *We need a universal mutation. Let's go!* » : sa dernière œuvre, un stellaire *Requiem for a new world* – commandé et créé à Venise *ante memoriam* en septembre par le compositeur Zad Moultaqa –, l'aura menée n'importe où hors du monde, vers les étoiles, plus près des astronautes et des anges, venus au secours d'une humanité expirante sur une Terre pourrissante, pour s'en aller survivre sur



Astre et Signes 1.
2021, huile sur toile, 33 x 24 cm.
Courtesy de l'artiste et galerie Lelong & Co., Paris/New York.

Etel Adnan chez elle, à Paris.



Motion.
1980-1990 / 2012, film en super-8 digitalisé,
couleur et sons, montage par Eugénie Paultre, 92 min.

une autre planète. À l'image d'*Interstellar* de Christopher Nolan, notre salut ne résiderait-il plus que dans la fuite ? Non, car Gagarine qui chute et la pluie qui tombe à la fin du requiem d'Adnan et Moultaqa ramènent l'homme imprudent sur une Terre enfin régénérée de tous ses poisons. « Nous allons vers quelque chose qui n'existe pas. Le voyage est infini. Le passager ne l'est pas », écrivait-elle.



Etel Adnan aura vécu sa vie comme on vit la poésie, sans argent et sans gloire jusqu'à ses 88 ans, mais avec la fraîcheur, l'émerveillement et la rage d'une enfant, qui « cherche dans d'obscurs recoins les crayons, gommages et ardoises de ses jeunes années ». Ayant fait de l'exil, cette « dépossession sans recours », le synonyme de la condition humaine, l'Arabe errante est née plusieurs fois à elle-même. À Beyrouth en 1925 tout d'abord, d'un père ottoman syrien musulman et d'une mère grecque de Smyrne chrétienne, tous deux déracinés. Puis à la Sorbonne à Paris au début des années 1950, où elle découvre Gaston Bachelard et Simone de Beauvoir, avec pour tout bagage un poème sur la mer à terminer. À Berkeley en Californie en 1955 ensuite, où elle apprend la philosophie de l'art, avant d'aller l'enseigner, et bientôt la pratiquer, à San Rafael. Revenue des illuminations de la Beat Generation à Beyrouth en 1972, elle s'y engage en tant que journaliste pacifiste et propalestinienne, jusqu'à la guerre civile. Contrainte en 1976 de faire ses adieux à un Liban qui n'est plus, elle retourne s'établir en Californie, à Sausalito, dans la baie de San Francisco, dans une maison pas nécessairement bleue mais adossée au mont Tamalpais. S'étant éloignée du français à cause de la guerre d'Algérie, elle devient « *an american poet* » et milite pour les Amérindiens et contre la guerre au Vietnam. « J'ai vécu l'Amérique – un pays dont je ne connaissais ni la culture ni la langue – jusqu'au bout, je m'y suis enfoncée dans l'esprit prophétique des années 1960, un âge d'or qui égale en importance l'ère présocratique. » Alors même que son poignant roman sur la guerre du Liban, *Sitt Marie Rose*, est traduit en dix langues, et que *L'Apocalypse arabe*, ce cantique du soleil sur le martyr du Moyen-Orient, ne cesse d'inspirer les musiciens, le petit monde des lettres ne voit longtemps en elle qu'une poétesse hippie quelque peu marginale, sans réaliser qu'elle invente une poésie de la pensée à nulle autre pareille. « Aujourd'hui, affirmait la Pythie libano-grecque, nous sommes toujours au cœur du signe apocalyptique. Ce qui s'est passé en Syrie, l'horreur du djihadisme, en fait partie. C'est une chose cosmique, pratiquement métaphysique. La poésie seule peut affronter ce paroxysme. »

Résolument aveugle à ce qui est autre, l'art contemporain a de même ignoré pendant près d'un demi-siècle ses petites peintures de paysages abstraits, carrés hermétiques saignés d'un rouge et balafrés au couteau, qui se meuvent, à Sausalito, en montagnes cosmiques à l'équilibre aussi pré-

Hot. Vers 1960, huile sur toile, 51 x 40,5 cm.
Courtesy de l'artiste et galerie Lelong & Co., Paris/New York.



Rihla i lâ Jabal Tamalpaïs [Voyage au mont Tamalpaïs].
2008, encre et aquarelle sur leporello.
Courtesy de l'artiste et galerie Claude Lemand, Paris.

caire que radieux, causées par l'éblouissement de la lumière tombant sur le mont Tamalpaïs, la montagne sacrée des Amérindiens – et sa Sainte-Victoire. « Je tenais à la montagne avant même de la peindre, affirmait-elle. Nous avons besoin d'elle pour être. » Après avoir été révélée à la Documenta 13 en 2012 et soutenue dans la foulée par l'artiste Hans-Ulrich Obrist, elle devient l'artiste de liaison qui manquait au monde arabe. Etel Adnan peut enfin promener de par le monde ses icônes irradiées, pyramides et sphères flottant dans l'éther rose du désert – qui, selon sa compagne Simone Fattal, « dégagent et procurent de l'énergie pure ». Tandis que l'on découvre ses petits films « immatériels » en super 8, ses tapisseries et ses

céramiques murales, on s'arrache tout à coup ses leporellos enluminés. Dans ces cahiers japonais en accordéon – dont elle se disait la plus fière –, elle s'efforce de peindre les mots des poètes arabes contemporains, dans la langue interdite et volée de son enfance. Très peu de temps avant son ravissement, elle noircissait encore des toiles entières à l'encre, avec une frénésie de jeune fille à la peau douce – qu'elle avait miraculeusement conservée. Le Centre Pompidou-Metz a inauguré début novembre une exposition dont elle était une dernière fois l'inspiratrice, « où l'on regarde les manuscrits comme des tableaux ». Rassemblant des leporellos de 10 m avec des tablettes d'argile mésopotamiennes ou des dessins de Roland Barthes, *Écrire, c'est dessiner* mêle l'écrit, cet « ancien savoir », à l'image, jusqu'à y disparaître. « Désormais, je ne fais plus qu'un avec le monde », prophétisait Etel dans *Là-bas*. ■

À VOIR, À LIRE, À ÉCOUTER

Écrire, c'est dessiner. Centre Pompidou-Metz. Jusqu'au 21 février 2022

Etel Adnan : Découverte de l'immédiat. Galeries Lelong & Co, Paris et New York. Du 13 janvier au 12 mars 2022

L'Apocalypse arabe. Etel Adnan. Réédition Galerie Lelong & Co.

Requiem for a new world. Zad Moultaqa, livret d'Etel Adnan. En replay sur YouTube